

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 31 (1893)  
**Heft:** 43

**Artikel:** On émochon  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-193877>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

aimer pour le bonheur d'aimer, se créant en ce bas monde leur ciel à deux.

Tels étaient Paul Fernel et Isabelle Bordot, le plus ravissant couple d'amoureux qui eût révélé avec foi la conquête du bonheur.

Ils étaient millionnaires de ces richesses que nulle n'égale, n'achète, ni ne remplace : la beauté rayonnante, la jeunesse triomphante comme un soleil montant, l'avenir plein de promesses, délicieuse corne d'abondance, épandant des fleurs à profusion.

Ils étaient de ceux pour qui l'espérance a force de conviction.

Ils avaient surtout une foi absolue, éternelle : l'amour. Ils vivaient, ils s'aimaient !

En eux chantait au même diapason le concert éternel et divin, l'inénarrable opéra du printemps humain, des vingt ans et des dix-huit ans.

Dès la première enfance, ils s'étaient connus ; le monde, c'était leur amour, et cela n'avait pas d'âge. Ils s'étaient toujours aimés.

Leurs familles étaient amies, quelque peu alliées, ils s'étaient rencontrés presque journalement, partageant leurs jeux, leurs émotions d'enfants, grandissant côté à côté, Paul et Virginie de la civilisation citadine.

Et cette affection innée, perdue dans leur passé puéril, avait cru avec eux, dans la lente et imperceptible transition de leur développement.

Le temps des études, les séparations nécessaires, étaient loin d'avoir amené l'indifférence et l'oubli. Les vacances, de l'une à l'autre attendues, les ramenaient plus heureux et plus impatients, sans interrompre leur prime familiarité, à laquelle les parents semblaient être accoutumés comme eux, inattentifs aux progrès de l'âge.

Et l'amour, le grand amour était né ainsi, au jour le jour, fondé sur l'éternelle amitié, sans l'éclat du légendaire et providentiel coup de foudre, qui d'ordinaire, entre deux inconnus, est une soudaine révélation.

Leurs cœurs, en se donnant à mesure, en étaient arrivés à se donner sans mesure, à s'ouvrir sans réticence, sans contrainte et sans surprise, préparés par la gradation des tendres sous-entendus, des paroles banales, par les intentions soulignées des regards, par les attentions empressées et révélatrices.

Ils s'aimaient comme ils respiraient, tout naturellement, ne se demandant pas si autrement eût pu être la vie.

Cependant, ils devaient en venir à se préoccuper, à s'entretenir ouvertement entre eux de leurs projets d'avenir. Et leur beau ciel devait se troubler.

Un obstacle, jusque-là inaperçu, se présentait tout à coup à l'esprit du jeune homme, barrière brutale se dressant inaccessible devant son amour.

Dans celle qu'il aimait il n'avait vu que l'aimée et l'aimante, et cette vision lui avait paru être la base triomphante de leur commune destinée.

Puis, devant le projet de réalisation de son rêve, il en était venu à songer aux questions pratiques, à l'accord, aux convenances des deux familles, et il avait fait cette tardive constatation de l'énorme défaut de son idole : elle était trop riche !

Et comme il lui exprimait ses craintes, ses regrets de leur disproportion de fortune :

— Trop riche !... répondit-elle gaiement. Voilà bien, en vérité, un défaut capital ! Ne

sommes nous pas également riches de cœur ? C'est la seule fortune que je reconnaisse ! En dehors de celle-là je n'admetts pas de comparaison.

— Entre nous, je le sais, chère Isabelle ; notre amour est au-dessus de tout cela, et je n'ai aucune hésitation à admettre ton désintéressement personnel.

Dans l'intimité, ils en étaient revenus à l'emploi du doux pronom, comme aux jours de leur enfance.

— Mais, ajoutait-il, je redoute les hésitations, le refus possible de tes parents.

— Ils ne sont dénués ni de cœur ni de bon sens. Ils aiment leur unique enfant ; et tu n'es pas pour eux un étranger, mon Paul. Ils savent t'apprécier. Ils savent que ton intelligence, ta situation à venir vaut la leur. Ils savent par expérience que la fortune peut s'acquérir par le talent et par le travail.

— Ecoute, ma Bien-Aimée, je n'accuse pas tes parents, mais leur cœur et leur intelligence leur montreront ton avenir d'une façon opposée à nos sentiments. Sous prétexte de sagesse et d'expérience, ils peuvent se servir de toute autre balance que de la nôtre. Pour eux, les convenances et les chiffres doivent l'emporter totalement sur une inclination qu'ils ne voient pas par les mêmes yeux que nous. Excepté pour les vrais aimants, tout mariage est plus ou moins une affaire, hélas !

— Une affaire ! Oh ! le gros vilain mot !.. Non, ils ne feront jamais, de mon mariage, « une affaire. »

— Soit... pas à proprement parler une affaire ; je retire ce mot un peu brutal ; mais ils se diront, comme tous, que l'égalité de fortune n'exclut pas les autres qualités d'un prétendant, et que le choix te sera avantageusement réservé...

— Non ! plus maintenant ! tu le sais bien...

— Mais ils entreprendront plus ou moins de te le persuader. D'ailleurs, j'admetts très bien en eux un certain culte de l'argent, laborieusement conquis dans leur carrière industrielle. Je ne suis pas de ceux qui méprisent et ridiculisent aveuglément ce sentiment bourgeois. Je respecte en eux cette jouissance de la fortune honorablement et vaillamment acquise. Je m'incline devant la noblesse du travail, devant le succès dû aux plus louables efforts. C'est pourquoi je crains que ces vainqueurs des batailles de la vie ne voient une capitulation, une dérogation dans une alliance trop inégale et relativement ingrate.

— Oh ! cette tirade ! bon Dieu, comme tu encenses la fortune !

— Oui... pour être juste à l'endroit de tes parents. Mais si j'admetts en eux ce sentiment, je n'en ai pas moins cette autre appréhension d'être soupçonné de subir le prestige d'une dot enviable, non moins que les charmes de la riche héritière.

— Enfin, pour conclure, le noeud gordien est de mon côté ; c'est à moi de le trancher, je le trancherai !

(A suivre).

La mort presque instantanée du maréchal de Mac-Mahon et de Ch. Gounod a inspiré la muse attristée de Blanche-cotte, qui a adressé, à cette occasion, au *Gaulois*, ces vers magnifiques :

### MADAME LA MORT

Et Madame la Mort, qu'on n'avait point comptée,  
Au travers des *Gatas* s'est soi-même invitée;  
Et c'est d'un très grand air, en très grand appareil,  
Que la reine du monde arrive en plein soleil  
Et frappe d'un coup double au milieu de la fête,  
Pour relever l'éclat et visant à la tête,  
Deux fronts très hauts, très purs, ceints tous deux de larmes,  
L'artiste illustre après un illustre guerrier.  
[rier]  
L'impeccable soldat, le maréchal stoïque  
Est frappé le premier — c'est son droit héroïque —  
L'autre tombe à son tour, son pas suivant le sien,  
Le charmeur de génie et doux musicien.  
Ainsi s'en vont ensemble, alliance touchante,  
Celui qui fait la gloire et celui qui la chante;  
Et Madame la Mort triomphe en son orgueil :  
Le drapeau de la France est cravaté de deuil.

### On émochon.

Lè bravès dzeins d'on bio veladzo  
dão canton, que vivont ein pé, ont z'u  
'na rude émochon y'a on part dè temps.  
On dévai lo né, qu'on vegnâi d'ariâ et  
dè gouvernâ, vouaïque tot per on coup  
qu'on oût dâi débordenâiès dão tonnerre  
dein lè tsamps.

— Mâ que dâo diablio est-te cein ? se  
sè diont lè dzeins. La tsasse n'est pas  
onco à ouverte, et pi d'ailieu lè tsachâo  
ne dussant pas teri on iadzou que lou  
sélao est mussi : n'ia min dè noce per-  
quie ; lou rasseimblémeint ne sè fâ pas  
pè châotré sti an ; se bâyi quoui fâ ci  
détertin ? faut allâ vairè.

Adon on part dè citoyeins modont po  
savâi que l'irè ; mâ ne sont pas petout  
frou dâo veladzo que vayont on lulu,  
on pétâiru à la man, que tracivè cou-  
meint on possédâ ein fâseint dâi châuts  
que lè petits passâvont lè gros et ein  
s'émotselieint la frimousse avoué l'autra  
man.

Quoui dâo diablio cein poive-te bin  
étrè ? Eh bin, vaitsé l'afférè :

A midzo, tandi qu'on medzivè la  
soupa tsi on bon pâysan, lo maîtrè fâ à  
sè dzeins :

— Foudrài prâo allâ frecassi lou nid  
dè vouipès qu'est lâo tsamp dè Tsau-  
vin, po que clliâo guieusès dè bîtès ne  
no z'eimbétéyant pas quand on âodrà à  
la tserri !

L'est bon.

On farce qu'êtai quie sè met à derè :

— Lâi foudrài allâ avoué on vettreli.

— Vâi, ma fâi, se repond on lulu que  
n'avâi pas einveintâ la pudra, mâ que  
savâi einfatâ onna cartouche dein on  
fusi.

— Eh bin va lâi sta né, se lâi font lè  
z'autro, po rirè.

Dévai lo né, mon gaillâ va dépeindrè  
on vettreli, preind on part dè cartou-  
chès et tracè lâo tsamp. Sè branquè  
contrè lo nid, et ne lo manquè pas.  
Quand lè vouipès ont cheintu cé treim-  
bliement dè terra et que l'ont vu on  
eimpâtiâ dè lâo nid s'escarbouilli, l'ont  
criâ : « Aux armes, la garde ! » et sein  
derè : « Qui vive ! » l'ont einvortolhi  
lo gaillâ que n'a z'u què couâite dè dé-

campà po ne pas avai la téta coumeint on quartéron; et l'est po cein qu'on lo vayai traci et cabriolà ein sè pareint lo mor.

Quand lè dzeins ont su lo fin mot dè l'afférèrè, s'ein sont bailli à rirè tot lâo sou dè la pararda dè stu compagnon, et sè tegnont lè coûtes dè vairé dè quinna manière fouiyâi devant l'ennemi qu'est restâ maîtrè dè la pliace.

Livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : L'avenir de l'union monétaire latine, par M. Vilfredo Pareto. — Véronique, nouvelle, par M. A. Ribaux. — Les travaux des femmes dans les temps anciens et modernes, par Mlle Berthe Vadier. — En Patagonie, notes d'un explorateur, par M. le Dr Machon. — Une bourgeoise de la Renaissance : Alessandra Macinghi negli Strozzi, par M. P. Monnier. — L'hygiène de l'alimentation et du logement, par M. Louis Wuarin. — En des jours parciel! récit russe du temps de Pougatcheff, de M. le comte Sallias. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. — Bureaux, place de la Louve, 1, Lausanne.

**Gelée de coings.** — Il faut que vos coings soient bien mûrs; pelez-les, coupez-les en tranches rondes, ôtez-en les pépins et jetez-les dans l'eau bouillante. Lorsqu'ils sont très amollis, retirez-les et mettez-les sur un tamis clair placé au-dessus d'une terrine, dans laquelle le jus s'écoulera naturellement. Pesez ce jus, joignez-y un poids égal de sucre. Faites cuire jusqu'à ce que la gelée prenne, ce que vous reconnaîtrez en en faisant tomber une goutte sur un corps froid.

**Confitures.** — Ne laissez jamais refroidir vos confitures dans la bassine, qui est toujours en cuivre non étamé, car il se formerait naturellement du vert de gris. Ne quittez pas les confitures quand elles sont sur le feu, et ayez une écumeoire pour enlever le dessus de l'écume, au fur et à mesure qu'elle se forme.

**Poudre dentifrice.** — Prenez de la cendre de bois et tamisez-la; divisez-la ensuite en deux parties égales; pesez une de ces parties et achetez à la pharmacie la même quantité de poudre de racine d'iris. Mélangez le tout. Vous aurez ainsi une poudre excellente pour la propreté de la bouche et la fraîcheur des gencives.

**Le Mesager boiteux de Berne et Vevey.** — Nous venons de recevoir cet almanach, toujours si impatiemment attendu de nos populations. Il est vraiment très intéressant cette année; jamais il n'a été plus soigné au point de vue typographique, jamais plus varié dans le choix des morceaux. Outre une quantité de bons conseils pratiques, on y trouve des histoires, des gaudrioles en patois et des mots pour rire, qui en font une lecture très attrayante. On en a vraiment plus que pour son argent, car le *Mesager boiteux* ne conte, on le sait, que 30 centimes. Qui voudra s'en priver? Personne.

### Boutades.

M. Coquelin, cadet, de la Comédie française, prenait dernièrement une voiture publique au boulevard Haussmann.

— Cocher, à la gare du Nord ! vivement, s'il vous plaît, je suis très pressé !

La voiture se met en route. A l'intérieur, Coquelin, absorbé dans l'enfancement d'un monologue exhilarant, ne remarque pas l'itinéraire fantaisiste que lui fait suivre son cocher, quand, après une demi-heure de marche, étonné de n'être pas encore arrivé, il met la tête à la portière et s'aperçoit avec stupéfaction que la voiture entre en ce moment au cimetière Montmartre, à la suite d'un convoi funèbre.

— Où m'avez-vous conduit, cocher ? crée-t-il furieux à l'automédon.

— Pardon, excuse, mon bourgeois ! j'vas vous dire : à la hauteur d'u faubourg Montmartre, je croise l'enterrement de mon cousin que vous voyez là. Si vous avez un peu le sentiment de la famille, vous devez bien comprendre les raisons qui m'ont décidé à l'accompagner à sa dernière demeure !!!

Coquelin a manqué le train, mais il a tant ri qu'il ne l'a pas trop regretté.

La baronne revient furieuse de l'office, où, à travers une porte, elle a entendu ses domestiques la traiter de vieille chipie, en racontant sur son compte toutes sortes d'histoires peu avantageuses.

— Je vais tous les mettre à la porte, annonce-t-elle à son mari.

— Garde-t'en bien, lui répond tranquillement celui-ci, ils iraient répéter ailleurs ce qu'ils ne disent qu'ici.

Guibolard arrive d'Italie.

— Avez-vous trouvé des brigands en Sicile, lui demande un ami.

— Les brigands ? j'en ai eu raison !...

— Comment cela ?

— Ah ! c'est bien simple : chaque fois que je rencontrais, sur une route, un homme de mauvaise mine, j'allais lui demander l'aumône.

Dimanche dernier, deux de nos amis tombent dans une guinguette de campagne, d'une propreté douteuse :

— Je crois qu'il est prudent d'essuyer nos verres avant de nous en servir.

L'autre, jetant un coup d'œil sur le linge de la table :

— Oui... mais avec quoi essuierons-nous d'abord les serviettes ?

Quand les armées françaises pénétrèrent en Suisse, la Convention déléguait trois commissaires chargés de *sans-culottiser* la patrie de Guillaume-Tell.

Leur intelligence fut sans doute à la hauteur de leurs vertus civiques, à en juger par le sixain suivant :

Connaissez-vous rien de plus sot  
Que Merlin, Bazire et Chabot?  
Est-il au monde rien de pire,  
Que Chabot, Merlin et Bazire?  
Est-il un trio plus coquin,  
Que Chabot, Bazire et Merlin?

Entendu dans une ménagerie entre un spectateur et un dompteur :

— Quelle peur vous avez dû avoir le jour où, pour la première fois, vous pénétrâtes dans la cage des lions et des tigres ?

— En effet !

— Ah ! vous l'avouez ?

— Parbleu ! on m'avait dit qu'ils avaient des puces.

**THÉÂTRE.** — Les spectateurs étaient trop rares, jeudi soir, au théâtre. Vraiment, c'est dommage. La comédie si belle et si morale d'Octave Feuillet, *Chamillac*, a été fort bien interprétée. Comme nous l'avons déjà dit, notre troupe actuelle est une des meilleures que nous ayons eues ; elle a droit aux encouragements de nos amateurs de comédie — et nous savons qu'ils sont nombreux. Il n'y a plus aujourd'hui d'excuse pour oublier le chemin du Casino.

Demain, dimanche, **Le naufrage de la Méduse**, drame en 6 tableaux, par E. Desnoyers. En préparation, *Les Ganaches*, par V. Sardou.

L. MONNET.

### PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE

#### Agendas de bureaux et Calendriers

**1894**

*Cartes de visite et d'adresse. — Faire-part. — Programmes. — Menus. — Factures, etc.*

### VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

### MADÈRE BLANDY

expédié et certifié d'origine par **Blandy et C<sup>e</sup>**, île de Madère.

Demander à **J.-H. MATILE**, au Petit-Bénifice, Morges, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes ; draperie, coton, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

### ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,70. — Communes fribourgeoises 3 % différenciée à fr. 48,75. — Canton de Genève 3 % à fr. 107.— De Serbie 3 % à fr. 85,75. — Bari, à fr. 56,50. — Barletta, à fr. 45,50. — Milan 1861, à 37.— Milan 1866, à fr. 11.— Venise, à fr. 24,90. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 106,25. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,75. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 13,90. — Tabacs serbes, à fr. 11,40. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & C<sup>e</sup>, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD